

Il y a des choses qu'on aime entendre et d'autres pas. C'est ce que constatait la première lecture. Des paroles qui nous dérangent dans notre manière de croire, de pratiquer, de vivre. Et comme nous estimons que nous avons raison, c'est forcément celui qui nous fait des reproches, qui remet les choses en cause, qui a tort. D'autant plus si nous avons pris des habitudes, si nous croyons certaines choses, si nous vivons ainsi depuis longtemps. On ne peut pas se tromper sur le long terme ! Et bien si, ça arrive !

Parfois (comme dans l'exemple donné dans le livre de la Sagesse) nous avons volontairement arrangé la foi, notre manière de vivre pour satisfaire à nos envies, à nos désirs. D'autres fois c'est moins volontairement : on nous a mal transmis la foi, on se laisse influencer par l'idéologie ambiante du moment, par celui qui parle le plus fort. Nous modifions alors notre manière de voir les choses, les gens, la vie, en totale contradiction avec les commandements de Dieu, en totale contradiction avec son projet de bonheur pour l'être humain, pour son peuple.

Dire à un frère, une sœur qu'il se trompe est un devoir chrétien. Le laisser dans son erreur, dans son péché, ce serait de la non assistance à personne en danger, ce serait devenir pécheur avec lui. Il faut donc entrer en dialogue parce qu'il ne suffit pas que j'ai quelque chose à lui faire remarquer pour que j'ai pour autant, forcément raison. Il ne s'agit pas simplement de lui jeter à la figure son éloignement par rapport à la Loi de Dieu, ses péchés, mais de dialoguer avec lui (parfois en présence d'un tiers) afin de déterminer la meilleure manière pour l'un ou pour l'autre de retrouver le chemin de Dieu. Nous devons user de la correction fraternelle comme d'une preuve d'amour. Comme le rappelait St Jacques : *"la sagesse est d'abord pure, puis pacifique, bienveillante, conciliante, pleine de miséricorde et féconde en bons fruits, sans parti pris, sans hypocrisie"*.

Mais parfois, lorsqu'un trublion vient remettre en cause notre manière de croire, de vivre, on a envie de le faire taire. Et toute la méchanceté de certains pour l'anéantir, pour le rejeter, le gommer, se fait jour (sans aller jusqu'à lui lancer physiquement des pierres) : ragots, médisance, colportage de faits inventés ou déformés etc. Confirmant ce que jugeait le Christ : ce n'est pas se qui entre dans la bouche qui est impur, mais ce qui en sort. En agissant ainsi nous ne faisons que confirmer ce que l'autre nous reprochait : nous sommes de grands pécheurs.

Mieux vaut être honteux que pécheur. Les disciples se trouvent peut-être meilleurs les uns que les autres, meilleurs que ceux qui suivent moins assidument qu'eux le chemin du Christ, ils discutent pour savoir qui aura la première place à côté du Christ. N'empêche qu'ils ont honte lorsque Jésus leur demande quel est le sujet de leurs conversations. Ils ont honte à juste titre.

Jésus ne leur crie pas dessus, il les appelle et leur dit que pour être le plus proche de lui il faut devenir serviteur, être le dernier. Et pour bien faire comprendre que ce n'est pas juste une invitation pressante qu'il leur lance, il prend auprès de lui un enfant. Il leur dit que lui-même est un enfant, que celui qui accueille un enfant l'accueille, lui, Jésus. Un enfant c'est le petit par excellence. A l'époque l'enfant c'est le petit domestique de la maison, qui fait toutes les petites tâches, il est au service de la famille. Ce qu'il fait il le fait parce que son père lui a dit de le faire, il n'attend aucune récompense, aucune félicitation de la part de ceux qu'il sert. Ces gens qui sont même parfois ingrats. L'enfant c'est aussi celui qui a une relation simple à son père, une relation pas encore aussi complexe que l'ont les adultes entre eux. L'enfant représente donc bien Jésus. On a beau l'appeler "rabbi" (maître), il est avant tout le serviteur. Ce qu'il enseigne c'est au service de la gloire de Dieu et du salut des hommes.

Nous pouvons sourire en voyant les disciples se disputer la première place mais est-ce que nous-mêmes nous n'espérons pas quelque chose lorsque nous devenons serviteurs ? Est-ce que nous sommes d'ailleurs devenus serviteurs de notre famille chrétienne comme nous y invite le Christ ? Savons-nous nous laisser interpeler par un frère dans la foi, sur notre manière de croire et de vivre ? Avons-nous le courage de corriger fraternellement, avec amour, le frère qui nous semble dans l'erreur ?